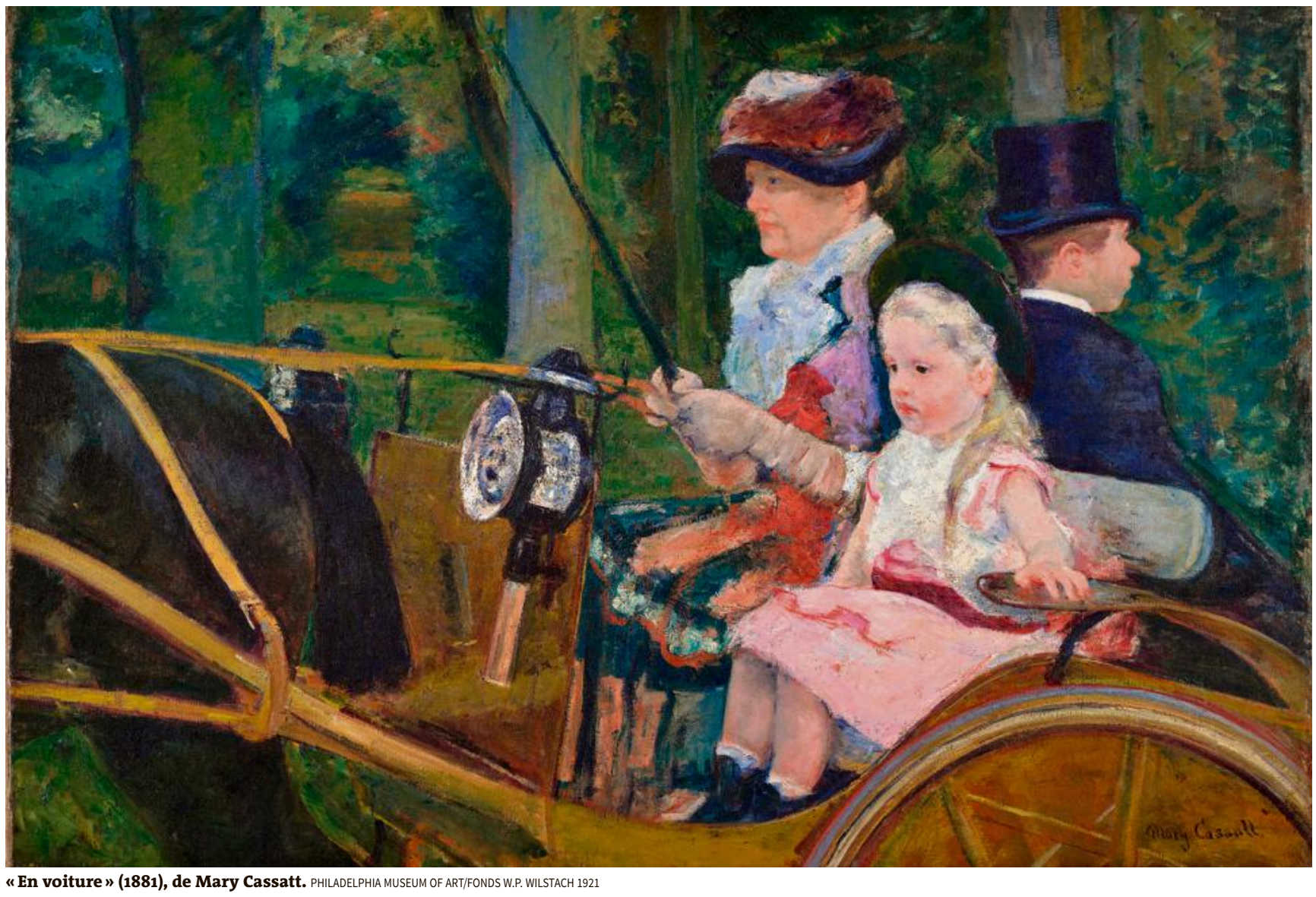
Mary Cassatt enfin exposée au Musée d'Orsay

L'impressionniste américaine n'avait jamais été mise à l'honneur depuis l'ouverture de l'institution en 1986



« En voiture » (1881), de Mary Cassatt. PHILADELPHIA MUSEUM OF ART/FONDS W.P. WILSTACH 1921

EXPOSITION

Mary Cassatt (1844-1926) est une peintre américaine, née à Allegheny (ville aujourd'hui intégrée à Pittsburgh), en Pennsylvanie. Mais elle a passé les trois quarts de sa vie en France et est morte au château de Beaufresne (Le Mesnil-Théribus, Oise), qu'elle avait acquis en 1894, grâce à son art. Elle est le plus souvent connue pour ses scènes de mère et enfant, à l'huile ou au pastel, qui eurent un grand succès de son vivant et continuent d'assurer sa notoriété. Artiste impressionniste, amie de Degas, elle a participé à trois expositions historiques du groupe (1879, 1881 et 1886). Mais elle a été bien mieux collectionnée aux Etats-Unis qu'en France et son exposition au Musée d'Orsay, à Paris, est la première que l'institution lui consacre en quarante ans d'existence, alors que ce serait peu de dire que l'impressionnisme y est largement montré.

Mary Cassatt était une femme peintre en un temps où cette situation suscitait au mieux le soupçon d'immoralité, au pire l'accusation d'incapacité et où l'enseignement artistique n'était que difficilement accessible aux jeunes filles, tant aux Etats-Unis qu'en France. Mais elle a réussi à vivre de son art, à imposer son indépendance, à réaliser une œuvre monumentale en l'honneur de la *modern woman* (« femme moderne ») pour l'Exposition universelle de Chicago (Illinois), en 1893 – détruite par la suite – et à s'engager dans la lutte pour le droit de vote des femmes aux Etats-Unis, jusqu'à monter une exposition à New York, en 1915, pour défendre la cause suffragiste.

Tels sont les paradoxes apparents de sa trajectoire et de son œuvre. En raison de la popularité de ses mères et enfants, on croit la connaître. L'exposition, en un peu moins d'une centaine de peintures, pastels et estampes, démontre combien la réduire à ce sujet est une facilité.

Scènes arrangées

Par provocation, l'accrochage s'ouvre sur plusieurs versions de celui-ci. Il apparaît aussitôt que ces maternités peuvent être regardées de deux manières. La plus attendue est imbibée de stéréotypes sociaux et psychologiques, du genre « c'est une femme, elle peint des enfants, c'est bien normal ».

Mais ces compositions ne sont ni des portraits de famille ni des morceaux autobiographiques, mais des scènes arrangées pour lesquelles Cassatt fait poser des jeunes femmes de son choix avec des enfants qui ne sont pas les leurs, mais, de même, choisis par l'artiste. C'est un long travail sériel, qui commence vers 1880 et finit au XXe siècle, déterminé par la méthode qu'Edgar Degas applique aux danseuses ou aux modistes, et Claude Monet aux cathédrales ou aux meules. Le motif est le support des expériences picturales que tente l'artiste. Pas plus.

Expériences : dans une même œuvre, Cassatt ne traite pas les figures comme elle traite le fond. Les têtes et les corps sont des volumes en pleine lumière, les effets de celle-ci sur la peau étant rendus, dans les pastels, par de légères hachures de couleur non imitatives, des bleus et des verts le plus souvent. A l'huile, ce sont les touches, assez appuyées qui suggèrent formes et modelés. Le reste de la surface, où devraient se trouver les éléments d'un décor, est livré à des exercices purement chromatiques, longues obliques de pastel, parfois estompées, parfois à l'état brut de hachures écrasées.

Il y a donc là, réunies, deux manières de traiter la couleur, l'une lente et cherchant la justesse de la représentation, l'autre dynamique et affranchie de ladite représentation. Cette dernière peut aller jusqu'au recouvrement du papier par des motifs répétés, quoique irréguliers, qui forment une trame en avant de laquelle les figures affirment leurs volumes. Ne voir dans ces scènes maternelles que d'attendrissantes saynètes, c'est manquer ce qui en elles intéresse la peintre. Si ses œuvres plaisent et sont acquises pour des raisons d'ordre sentimental et familial, sans en comprendre les enjeux, ce n'est pas son affaire. Son affaire, c'est de prendre et de reprendre le motif, variation après variation. Que ces maternités lui assurent de surcroît une aisance financière n'en est que mieux.

L'exposition démontre combien réduire Mary Cassatt à ses portraits de mère et enfant est une facilité

Elle n'en est que plus libre de se saisir d'autres sujets, là encore dominés par la figure humaine, mais plus descriptifs et narratifs. Comme Degas, le meilleur Renoir ou Caillebotte (qui, semble-t-il, ne l'aimait pas et ne lui acheta jamais une œuvre, peut-être par jalousie), et comme, avant eux, Manet, elle prend dans la vie parisienne des scènes de théâtre, de bal ou de goûter. Elle vit dans la même société qu'eux : la bourgeoisie aisée, avec ses rituels, de la toilette à la sortie en voiture attelée, la promenade en barque et la fête nocturne.

Faussement anodin

Cassatt n'est dupe ni de ce qu'elle voit ni de ce qu'elle peint. En 1878, voici *Dans la loge* : une femme de profil, toute de noir vêtue, regarde on ne sait qui ou quoi avec ses jumelles de théâtre et semble légèrement sourire de ce qu'elle aperçoit. Qu'aperçoit-elle ? On n'en sait rien. Mais elle ne sait pas qu'elle est elle-même observée par un homme, avec des jumelles lui aussi, d'une loge voisine. La regardeuse est regardée. Cette inversion de la situation n'est pas innocente.

Cet art du sous-entendu se retrouve dans la série de dix estampes en couleurs qu'elle exécute en 1890-1891. Qu'elles s'inscrivent dans le goût japonisant de l'époque et qu'elles montrent une virtuosité technique de premier ordre, on l'a beaucoup dit. Si justes soient ces remarques, elles ne suffisent pourtant pas. Il faut examiner chaque gravure de près. On y trouve des maternités, naturellement, mais aussi les nus féminins que Cassatt n'a pas peints et qui sont loin d'être idéalisés, et des scènes faussement anodines d'essayage ou de goûter, dans lesquelles les rapports sociaux sont suggérés par les positions et, comme toujours, la direction des regards. En 1880, Emile Zola écrit dans son compte rendu du Salon : *« Melle Cassatt, une Américaine je crois, a débuté dernièrement avec des œuvres remarquables, d'une originalité singulière. »* C'était bien vu. ■

PHILIPPE DAGEN

« Mary Cassatt. L'indépendante »
Musée d'Orsay, Paris 7e. Jusqu'au 31 janvier 2027, du mardi au dimanche, de 9 h 30 à 18 heures, nocturne le jeudi jusqu'à 21 h 45. Entrée de 11 € à 16 €

« Richard III », une chorégraphie de marionnettes qui ne s'oublie pas

Le directeur artistique de la compagnie La Poupée qui brûle met en scène une brillante variation de la tragédie shakespearienne

SPECTACLE

Cela fait plus d'un an que l'on a découvert l'adaptation du *Richard III*, de Shakespeare, par la compagnie rennaise La Poupée qui brûle, au Festival mondial des théâtres de marionnettes, à Charleville-Mézières, peu après sa création à La Maison du Théâtre, à Brest (Finistère). Pourtant, certains tableaux de ce spectacle – qui repart en tournée à partir du mardi 13 octobre – sont restés gravés dans notre mémoire.

Une habile combinaison entre jeux de lumière, ambiances sonores et chorégraphies orchestrées au cordeau fait baigner l'ensemble du spectacle dans une atmosphère à la fois sombre et fascinante, parfaitement en accord avec le règne de Richard III, bref – de 1483 à 1485 –, mais tragique et placé sous le signe de la mort (il fit incarcérer et assassiner son frère et ses neveux pour monter sur le trône d'Angleterre).

On garde notamment à l'esprit l'une des premières scènes de la représentation où un épais rideau de velours s'ouvre en deux pour dévoiler la vingtaine de marionnettes à taille humaine qui vont être manipulées à vue par trois danseurs et marionnettistes, tout de noir vêtus et portant des masques (Yann Hervé, Améthyste Poinsot, Lucile Ségala). Leurs énormes visages de cire aux yeux vides et leurs immenses costumes d'apparat leur donnent une allure quasi fantomatique. Face à cette galerie de personnages inanimés, un seul comédien en chair et en os, Antonin Lebrun, incarne le rôle-titre de Richard de Gloucester.

Yoann Pencolé, fondateur, en 2021, et directeur artistique de la compagnie La Poupée qui brûle, a été nommé, en juin 2025, à la tête du Théâtre à la Coque (labellisé Centre national de la marionnette), à Hennebont (Morbihan). Antonin Lebrun, comédien et marionnettiste, a conçu, avec Clara Stacchetti, les créatures du spectacle. Tous deux diplômés de la promotion 2005-2008 de l'Ecole nationale supérieure des arts de la marionnette de Charleville-Mézières, ils partagent depuis des années la même passion de l'art de la manipulation. Un art poussé à son paroxysme dans cette variation très personnelle autour de la destinée tragique du roi difforme et sanguinaire. Elle repose sur un savant mélange de plusieurs disciplines : théâtre, danse, arts martiaux, marionnettes… qui s'imbriquent les unes avec les autres pour servir au mieux la puissance du texte shakespearien.

Un échiquier géant

Le dispositif scénique est conçu d'une manière assez astucieuse pour évoquer un échiquier géant sur lequel se trament les jeux et les enjeux de pouvoir. Avec un système de trappes qui permettent de faire jaillir des entrailles du plateau des marionnettes ou des masques, mais aussi d'en faire disparaître d'autres. Yoann Pencolé a eu la bonne idée d'aller chercher une partie de son inspiration du côté du Japon avec le bunraku, un art traditionnel de théâtre de marionnettes de grande taille. L'une de ses spécificités est que la voix y est portée par des artistes bien distincts de ceux qui manipulent de gigantesques pantins grâce à des tiges attachées à leur dos.

Dans *Richard III*, deux narrateurs ou « porteurs de parole » (Achille Grimaud et Katia Lutzkanoff), installés sur une sorte d'estrade sur l'un des côtés de la scène, donnent voix à toutes les marionnettes, et portent le récit. Antonin Lebrun, quant à lui, déploie son impressionnant talent de comédien pour incarner le tyran shakespearien dans toute sa folie sanguinaire.

Pour ce qui est de l'intrigue et du texte, Yoann Pencolé est resté fidèle à Shakespeare pour dépeindre l'ascension puis la chute de l'ambitieux Richard, duc de Gloucester, devenu roi d'Angleterre au prix de l'élimination sanglante de ses rivaux, et assassiné à son tour sur le champ de bataille. C'est surtout au niveau de la forme que s'exprime l'originalité artistique du metteur en scène, avec une grande attention portée à l'aspect visuel, ce qui donne naissance à des tableaux à l'esthétique extrêmement soignée et presque picturale que l'on n'est pas près d'oublier. ■

CRISTINA MARINO

Richard III, *de Shakespeare, par la compagnie La Poupée qui brûle. Théâtre de Cornouaille, Quimper. Du 13 au 16 octobre. Puis en tournée.*